

Lettre du 15 juillet 1854, du Gouverneur général RANDON au Maréchal Ministre de la guerre 1



ALGERIE.

Le maréchal ministre de la guerre a reçu de M. le gouverneur général de l'Algérie le rapport suivant, qui retrace dans leur ensemble les opérations de la dernière campagne :

« ALGER, le 15 juillet 1854.

Monsieur le maréchal,

« Nous venons de terminer une campagne féconde en bons résultats de toute nature, et dont les enseignements appartiennent désormais à l'histoire de notre conquête algérienne. Le sang précieux de nos soldats a

consacré l'œuvre de nos succès, mais il n'en a été répandu qu'en proportion de la grandeur et de l'unité de l'entreprise.

Ce n'est qu'à ce prix, d'ailleurs, que l'on conserve et que l'on augmente ses conquêtes, surtout lorsque des difficultés inhérentes aux circonstances réclament impérieusement l'application de la force à l'égard d'un ennemi toujours prêt à prendre les armes. Telle était, après le départ pour l'Orient de nos troupes les plus aguerries de l'armée d'Afrique, notre situation vis-à-vis de la grande et populeuse contrée du haut Sebaou, que n'avaient point encore visité nos colonnes et que devaient naturellement choisir les ennemis de notre domination pour y organiser le foyer de leur résistance contre nous.

Ce fut là, en effet, que, dès les premiers jours de mars, sous l'inspiration du chérif Bou Baghla, se révélèrent les premiers symptômes d'agitation, qui, de proche en proche, entraînaient une partie des tribus du haut Jurjura, ébranlèrent quelques unes de nos tribus soumises et

menacèrent d'envahir les deux rives du Sebaou. « Les soldats français, disaient les agitateurs, s'embarquent tous les jours pour ne plus revenir ; le moment est venu de les chasser du pays ». On comprend facilement combien ce cri de l'indépendance devait avoir d'écho dans le cœur de tous les musulmans, et particulièrement au milieu de ces populations du Jurjura, qui, n'ayant point encore subi l'ascendant de notre force, se croyaient inexpugnables dans leurs redoutables montagnes.

Les tribus kabyles qui, dans ces derniers temps, avaient fait spontanément hommage de leur soumission à la France sous le patronage de notre bach agha Si-Djoudi, ne pouvaient, si nous ne nous hâtions d'opposer une digue à cette propagande de la révolte, résister longtemps à de telles excitations ; déjà même il était à présumer dans chacune d'elles, bien des individualités, n'écoulant que leur propres inspirations, s'étaient constitués en soldats de l'insurrection. Je cherchai d'abord, vous le savez, monsieur le maréchal à conjurer le mal, en opposant aux entreprises de l'ennemi les contingents de nos tribus soumises ; mais, quel que fût le bon vouloir de ceux-ci, et quelque vigueur que déployassent nos chefs indigènes pour les conduire au combat, je reconnus bientôt que leurs efforts seraient impuissants si nos bataillons n'intervenaient dans la lutte. C'est alors que je vous exposai la nécessité d'apparaître dans ce pays avec une force capable de comprimer toutes ces velléités d'insurrection, et de combattre jusque dans leurs derniers retranchements ceux qui menaçaient ainsi de compromettre la sûreté générale de l'Algérie.

La bonne situation politique du reste du pays me permettant de concentrer momentanément sur ce foyer d'agitation un nombre suffisant de bataillons, je pris mes dispositions assez à l'avance pour y acheminer mes troupes, et dès les premiers jours de juin, deux colonnes, tirées des divisions d'Alger et de Constantine, furent prêtes à marcher à l'ennemi sous mon commandement, avec tous les approvisionnements en vivres et munitions de guerre nécessaires pour faire une vigoureuse campagne.

Les troupes restantes avaient été sagement réparties dans les subdivisions des trois provinces depuis la frontière du Maroc jusqu'à celle de Tunis, pour répondre aux circonstances, et des instructions avaient été données sur tous les points pour réprimer sur le champ les désordres qui viendraient à se produire. Plein de confiance dans l'habileté et la vigueur des chefs chargés de maintenir l'ordre sur tous les autres points

Lettre du 15 juillet 1854, du Gouverneur général RANDON au Maréchal Ministre de la guerre 2

de l'Algérie, je n'hésitai pas à attaquer avec 15 bataillons cette fraction du pays où m'attendaient les partisans du Bou Baghla.

Mes premiers coups portèrent sur la partie montagneuse comprise entre Dellys et Bougie. Mes deux divisions, réunies dès les 2. juin, l'une à Mekla, sur le haut Sebaou, l'autre à Ksar-Kebouch, sur le versant nord l'Oued Sahell, pénétrèrent à la fois dans le pays ennemi, dont elles dissipèrent les forces et brisèrent simultanément la résistance dans les brillants combats du 4 juin. Quelques jours suffirent pour recueillir les fruits de celle première manœuvre, qui nous valut la soumission complète d'un vaste territoire que borde la mer et dont la côte était demeurée jusqu'alors inhospitalière.

Après cet heureux début, je réunis, le 13 juin, mes deux divisions sur le territoire des Beni-Djennad, que je venais de soumettre, et je les portai, le 15, dans la direction des Beni-Hidjer, où je n'ignorais pas que s'étaient donné rendez-vous tous les contingents du Jurjura.

Marcher directement sur le territoire boisé et difficile des Beni Hidjer à la rencontre de ces Kabyles, en leur laissant en arrière, dans des montagnes rocheuses et inextricables, des retraites faciles, ne remplissait pas mon but : si j'acceptais le combat sur le terrain choisi par l'ennemi, je risquais, après de longs et sanglants efforts, de n'arriver qu'à des résultats précaires, car tous les contingents y fussent accourus pour y avoir successivement leur journée de poudre avec le chrétien, et comme ils n'eussent eu là rien à redouter pour leurs intérêts matériels, la lutte pouvait se prolonger au delà de toute prévision. Je jugeai qu'il était préférable, tandis que ces guerriers, répondant au cri de guerre de Bou Baghla, se dirigeaient vers ce champ clos de la terre sainte, de les surprendre dans leurs mouvements en me portant au cœur de leur pays, et de menacer chacun dans ses intérêts les plus chers.

Enfin, il me parut dangereux et impolitique de laisser croire à ces fiers montagnards que je n'osais, avec la force imposante que j'avais sous la main, franchir la barrière que m'opposaient leurs montagnes. Je pris donc la résolution d'aller prendre chez eux un champ de bataille à ma convenance. Je fus assez heureux, grâce au secret dont j'enveloppai mon dessein, pour m'emparer sans coup férir, de l'admirable position du sebt des Beni Yahia, d'où l'on domine la grande Kabylie tout entière. Cette ascension hardie, sans effusion de sang, était une véritable victoire, car telle est l'âpreté et la roideur des montagnes qui forment de toutes parts une ceinture à ce vaste pays, que ce boulevard, garni de ses

nombreux fusils, passerait pour inexpugnable, s'il n'était heureusement acquis à l'histoire de la guerre d'Afrique, et profondément inculqué dans l'esprit de ces populations, qu'il n'est point d'obstacle qui résiste à l'attaque d'une colonne française vigoureusement conduite. Mais je savais que, dès qu'ils seraient remis de leur trouble, les Kabyles tenteraient de suprêmes efforts pour nous repousser de leur pays dont nous venions de violer l'indépendance traditionnelle. J'étais prêt à les bien recevoir : j'avais sous la main, dans une position formidable, un effectif de 7 à 8,000 baïonnettes, sinon toutes éprouvées, jalouses de se mesurer avec l'ennemi et de mériter le titre de vieilles troupes d'Afrique, qu'acquièrent si facilement nos soldats après quelques bons et vigoureux combats ; j'étais suffisamment pourvu de vivres pour attendre, sans le précipiter, le dénouement de cette importante opération ; enfin j'avais mes derrières assurés par la vallée de Sebaou, soit pour mes ravitaillements, soit pour mes évacuations de blessés.

Dés le lendemain de notre ascension au sebt, l'ennemi se montra nombreux à l'est et à l'ouest de notre position ; de gros rassemblements se forment promptement dans un pays où les villages ressemblent à des villes, et sont si multipliés que l'on ne comprend pas que la terre y puisse nourrir un si grand nombre d'habitants. Je fis attaquer à la fois sur l'un et l'autre point ces masses déjà fort considérables, et chacune de mes divisions livra, le 17, un rude combat dans lequel les Kabyles se montrèrent hardis et obstinés ; ils furent, malgré leurs retranchements et les fortifications naturelles de leur sol profondément raviné, délogés de leurs positions, et leurs villages furent emportés d'assaut ; mais, fidèles à leur tactique intelligente, ils revinrent à la charge avec acharnement au moment de notre retraite, et n'abandonnèrent le champ de bataille qu'après avoir épuisé contre nous leur poudre et leur énergie.

Ce fut là le premier acte de leur résistance ; mais de tels guerriers ne pouvaient s'avouer vaincus qu'après une lutte solennelle, et ils s'y disposèrent pendant les journées des 18 et 19 juin, à la faveur des brouillards épais qui m'empêchèrent de les troubler dans leurs préparatifs de combats. La journée du 20 juin fut aussi glorieuse pour nos armes que décisive pour notre cause : elle convainquit l'ennemi de l'inanité de ses efforts, et détermina les deux tribus les plus puissantes de la contrée, les Beni Menguellat et les Beni-Balen, à faire leur soumission à la France.

Ce résultat, acquis dès le lendemain d'une bataille, avait une

Lettre du 15 juillet 1854, du Gouverneur général RANDON au Maréchal Ministre de la guerre 3

signification éclatante. Il eut un grand retentissement dans le pays environnant, et tellement salulaire, qu'un jeune officier des affaires arabes du poste de Dra-el-Mizan, M. le lieutenant Devaux, ne craignit pas de traverser ostensiblement, le 24, pour venir jusqu'à moi, tout le pays des Zouaoua, n'ayant pour escorte que le cheick de l'un des villages de cette circonscription.

Ayant ainsi vaincu dans son milieu le plus intense l'esprit de résistance du pays, je ne devais plus trouver dans la suite de mes opérations que des hostilités locales plus faciles à surmonter. Mon objectif était toujours la tribu des Beni Hidjer, qui méritait un châtime exemplaire pour l'appui qu'elle n'avait cessé de prêter dès l'origine au chérif Bou-Baghla. Dans cet ordre d'idées, je quittai, le 26, mon camp du sebt des Beni Yahia pour me diriger vers le pays des Beni Hidjer par la tribu des Beni-Touragh, où j'avais à demander compte à quelques villages de la part qu'ils avaient prise au combat du 17. Les journées du 26 et du 27 chez les Beni-Touragh témoignèrent du découragement de ces Kabyles, qui, ne se sentant plus appuyés par les guerriers des tribus que nous venions de soumettre, ne furent plus aussi persévérants dans le combat.

Les Beni-Touragh étant venus à merci dès le 27, je redescendis pacifiquement, le 28 juin, dans la vallée du Sebaou, et je campai sur les récoltes des Beni Hidjer, qui, ne croyant plus à mon indulgence, en raison de l'énormité de leurs fautes, avaient pris la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Trois jours de combats, les 30 juin, 1^{er} et 2 juillet, dans lesquels périrent un grand nombre des leurs, et des pertes matérielles immenses, réduisirent enfin leur courageuse obstination. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'écrire dans ma dernière dépêche, monsieur le maréchal, l'acte de leur soumission pleine et entière à la France a couronné, le 5 juillet, les travaux de la campagne, et m'a permis de donner à nos braves soldats un repos bien noblement conquis.

Je joins ici l'ordre du jour que j'ai adressé à l'armée à la fin de la campagne.

Pendant tout le temps qu'a duré cette crise, l'Algérie attentive en a contemplé les différentes phases, sans qu'aucun symptôme d'insurrection se soit révélé sur aucun point. Nos chefs indigènes, habitués à nous voir triompher de tous les obstacles, n'ont pas douté un seul instant de nos succès, et le peuple, à leur exemple, ne s'est occupé

que de ses intérêts matériels. Si quelques fanatiques ont essayé de troubler çà et là la sécurité générale, il en a été fait prompt justice par les autorités locales, et leurs tentatives n'ont fait aucune impression fâcheuse sur les masses. Nul doute que la renommée de nos derniers succès ne contribue puissamment à consolider encore cette bonne situation.

Veuillez agréer, etc.

Le gouverneur général de l'Algérie, RANDON»

Source : **Courrier de la Drôme et de l'Ardèche du dimanche 23 et lundi 24 juillet 1854.**

Journal quotidien, politique, administratif, commercial, agricole, littéraire et d'annonces

<http://www.memoireetactualite.org/presse/26COURDROMAR/PDF/1854/26COURDROMAR-18540723-P-0002.pdf>.